

Christian Le Bour

Baie des Diables
Erquy - Saint-Quay

Une enquête de Bruno Van Nuys

Editions
Traezh

Du même auteur

Romans policiers

Vol d'héritage en bord de Rance (mai 2022)

La villa des bleutes (Poker mortel à Saint-Quay) (Oct. 2022)

L'inconnu de la dernière soirée (Avril 2023)

Les diaboliques de Saint-Quay (Octobre 2023)

Eva, une trop riche héritière (Ménage à quatre, le 5^{ème} élément) (Mai 2024)

Le pacte de la plage Sainte-Anne (Supplice chinois en Finistère) (Mai 2025)

Baie des diables (Octobre 2025)

Romans

Un manoir dans la tourmente (Octobre 2024)

*Vous pouvez retrouver Christian Le Bour sur les réseaux sociaux :
Facebook, Instagram ou LinkedIn ET*

<https://editions-traezh.fr> ou <https://christianlebour.fr>



*Par mail : **Christianlebour.auteur@gmail.com***

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les lieux décrits dans ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant existé ou existant, ne serait que pure coïncidence et le fruit du hasard.

Copyright 2025 Editions Traezh

CH 1

Bruno se jeta sur les journaux de la région. Ses confrères avaient titré « Trail Glazig : chute mortelle ». Quel que soit le journal, l'histoire était la même. L'homme avait chuté accidentellement. Bruno demeurait sceptique à la lecture de ces articles.

*

Une semaine plus tôt.

Le clocher de Saint-Quay sonnait sept heures d'un ton grave, comme pour décourager les plus téméraires de quitter leur lit. Mais Bruno Van Nuys, lui, n'était pas homme à se laisser intimider par une cloche. Harnaché de bonne heure et de mauvaise humeur, il entamait d'un pas décidé la traversée de la plage du casino, dans ce vent breton qui fouette plus qu'il ne caresse. Ce lundi matin n'était pas un matin comme les autres : c'était le dernier entraînement long avant le tant redouté Trail Glazig. Quinze kilomètres de bonheur boueux l'attendaient pour bien préparer les dix-neuf de la compétition. Après ça, les prochains jours, il se contenterait de quelques exercices sur les

machines de la salle de sport à Kertugal – autrement dit, une douce punition après la torture volontaire.

Éclairé par la lueur vacillante de sa frontale, il s'élança sur le sentier des douaniers, ce chemin étroit accroché aux falaises. Il venait de dévaler l'escalier humide qui menait à la grève de Fonteny, ce petit bout de monde où la roche et la mer semblent toujours se disputer sans jamais s'excuser. Il avait bien noté que ce passage du sentier des douaniers était au programme des dix-neuf kilomètres du Glazig. À cette heure indue, le ciel était encore d'un noir d'encre, excellente préparation pour la course qui se déroulerait en nocturne. Aucune étoile à l'horizon, juste une obscurité compacte, impassible, et un sentier peu accueillant. Courir sur l'étroit chemin qui borde les falaises représentait un véritable danger dans cette obscurité si sombre, où seul le faisceau de sa frontale indiquait le chemin. Il fallait reconnaître que, ce matin, le ciel était chargé d'une épaisse couche de nuages noirs qui semblait asphyxier encore un peu plus l'obscurité.

Les premières gouttes tombèrent sur son visage avec une délicatesse toute relative, comme si le ciel avait décidé de le prévenir du déluge qu'il s'apprêtait à larguer sur le parcours. En arrivant à la crique de Saint-Marc, le décor se transforma soudainement en douche collective : des trombes d'eau, venues de nulle part, s'abattirent sur lui comme si les éléments avaient décidé d'ajouter un peu de dramaturgie à son entraînement.

Il était trempé, gelé, furieux et, bien entendu, sans coupe-vent imperméable. Un oubli qu'il regretta dès la première rafale. L'eau s'infiltrait partout, même là où elle n'avait aucune raison d'aller. Mais Bruno serra les dents. Après tout, il n'était pas venu là pour cueillir des pâquerettes.

– *Allez, qui sait*, se dit-il avec un humour noir, *peut-être que samedi, sur le Glazig, il fera encore plus dégueulasse. Autant s'habituer tout de suite aux conditions de guerre.*

Dans un frisson, il se souvint de l'édition précédente où il en avait bavé sous la pluie et dans le froid. Cette année encore, il était prêt à souffrir, à jurer, à glisser... mais jamais à renoncer. Les héros modernes portent des baskets mouillées et boueuses.

Deux heures plus tard, Bruno franchit la porte de son immeuble avec l'allure d'un coureur de fond qui aurait terminé le marathon de l'enfer, trempé, perclus, vaguement victorieux. Il grimpa les marches au radar, tel un automate au bord de l'extinction, puis se débarrassa de ses vêtements détrempés comme on largue un fardeau maudit. La douche fut son havre. Il laissa l'eau bien chaude, limite brûlante, couler sur lui longtemps, très longtemps, jusqu'à ce que ses membres cessent de trembler.

Quand, enfin, il s'attabla devant un petit-déjeuner réparateur - café fumant, tartines beurrées, et, en prime, la satisfaction du devoir accompli - il se sentit presque invincible. Il avait affronté la

tempête, la boue, le sentier glissant comme une anguille et en était sorti vivant. Mieux encore : il avait tenu un bon rythme. Un pressentiment triomphant s'installa en lui. Samedi soir, il en était sûr, il mettrait Julien dans le vent. Il le verrait dans son rétroviseur, haletant, incrédule, distancé. La victoire aurait la saveur d'une vengeance courtoise, mais néanmoins jouissive.

Il jeta un œil distrait à ses mails. Rien de neuf, hormis une pub pour des gilets chauffants, ce qui, en l'état, tenait presque du harcèlement moral. Puis il attrapa son téléphone et composa le numéro d'Albert Brissac, son rédacteur en chef au *Grand Journal de l'Ouest*. Bruno, journaliste indépendant mais à la laisse suffisamment longue, ne se rendait à Rennes que lorsqu'il le fallait vraiment - ce qui tombait bien, car il estimait que c'était rarement le cas.

La voix d'Albert Brissac surgit dans le combiné, aussi chaleureuse qu'un avis d'expulsion.

– Van Nuys, bon sang, vous foutez quoi ? J'attends toujours votre article sur les petits arrangements du président du département avec les lascars de chez Berthier. Vous dormez ou quoi ?

– J'avance, j'avance ! fit Bruno avec le ton mielleux du vendeur de tapis. Ne vous inquiétez pas, vous aurez du très, très lourd d'ici une semaine.

– J'espère pour vous. Je compte sur vous, Van Nuys.

– Aucun souci, patron. J’ai un rendez-vous capital demain matin à Saint-Brieuc.

– Capital comment ?

– La personne que je vais voir travaillait dans le service juridique de Berthier jusqu’à cet été. Elle aurait en sa possession des documents accablants. De quoi faire vaciller quelques colonnes du temple républicain.

Bruno hésita. Il songeait à son rendez-vous de mercredi. Une autre source, autrement plus délicate. Et pour cause : cette femme, amie d’enfance d’Albert Brissac, faisait désormais partie du petit cercle gravitant autour du président du département. Peut-être Brissac n’imaginait-il pas ce qu’elle était devenue.

Mais Brissac, flairant le scoop, le relança sèchement.

– Et... ? Vous vouliez ajouter quelque chose, Van Nuys ?

– Oui... Après-demain, je dois voir une femme très proche du président. Elle a été témoin de choses... qu’elle n’aurait pas dû voir. Des scènes qui n’étaient manifestement pas destinées au public.

– Parfait, parfait, s’enthousiasma Brissac. Du sexe, des pots-de-vin, des combines bien grasses... C’est excellent pour le journal. Je sens que vous allez nous pondre un papier explosif. J’attends votre prose avec impatience, Van Nuys.

– Vous l’aurez très bientôt, patron.

Il raccrocha. Et éternua bruyamment. Un

frisson remonta sa colonne vertébrale comme un rappel sinistre : cette sortie matinale n'avait peut-être pas apporté que du positif. Il grelottait. Le nez commençait à picoter. Il voyait déjà rôder le spectre du rhume, prêt à ruiner ses ambitions sportives.

Il avait promis de battre Julien. Il s'était juré de ne pas flancher. Mais si son système immunitaire décidait de jouer contre son camp... ce serait mission impossible. Et il ne voulait pas de cette excuse. Non, il voulait une vraie victoire. Propre, sèche, éclatante.

Bruno replongea dans ses notes avec l'avidité d'un limier flairant une piste juteuse. L'affaire sur laquelle il travaillait depuis trois semaines s'avérait aussi palpitante qu'un bon roman noir. Et l'approche de la période pré-électorale lui donnait un parfum de scandale imminent. Son prochain papier allait faire du bruit, il le sentait.

Mais au matin suivant, la réalité se rappela à lui sous forme d'une fièvre sourde. Il avala un Doliprane en espérant que le paracétamol fasse office de miracle. Ce fut un miracle modeste : assez pour tenir debout, pas assez pour briller. Avec sa boîte de médicaments dans la poche et une moue de chien battu, il se traîna jusqu'à Pontivy pour y rencontrer Pierre Tirant, ex-directeur juridique du groupe Berthier, désormais planqué loin de Saint-Brieuc, comme un témoin prudent qui sait que la distance, parfois, est la meilleure assurance-vie.

L'entretien, dans un bistrot aussi discret que

défraîchi, fut dense. Tirant n'avait rien d'un bavard mais il livra l'essentiel : des preuves concrètes de collusion entre le président du département et Berthier, le roi régional des travaux publics. Bruno griffonna tout, malgré la migraine qui tambourinait à ses tempes.

Bien qu'en très petite forme, Bruno rencontra le mercredi l'ancienne maîtresse du président du département. Elle lui raconta comment, un an avant les élections qui portèrent Hervé Kerpers à la présidence du département, ce dernier l'avait jetée comme une vieille chaussette. Julia Le Bars avait été la maîtresse discrète de Hervé Kerpers pendant cinq années. Mais, à l'approche des élections, celui-ci souhaitait présenter une image lisse qui ne choque pas les bonnes âmes. Toutes les voix étaient bonnes à prendre et pour cela il était prêt à tout, même à jeter comme un vulgaire kleenex celle qui l'aimait. Elle en avait pleuré pendant plusieurs semaines.

Elle avait pleuré, oui. Mais elle n'était pas du genre à se contenter des larmes. Un soir, alors qu'elle dînait seule dans un restaurant, elle surprit une conversation feutrée entre Kerpers et le patron de Berthier dans l'arrière-salle. Alors, telle une Mata Hari, elle sortit son téléphone, enclencha l'enregistreur, et capta tout. Ce mercredi, elle tendit à Bruno cette pièce précieuse, avec la solennité d'un juge rendant son verdict. Il tenait là sa preuve. De la pure dynamite éditoriale. Albert Brissac, son rédacteur en chef,

allait devoir ravalier son éternel scepticisme et, peut-être, lâcher un compliment.

Mais l'état de santé de Bruno se dégradait encore un peu plus en fin de semaine. Il tenait debout à coup de comprimés, avançait dans un brouillard médicamenteux, l'esprit englué. Rédiger son article dans cet état ? Même pas en rêve. Le vendredi, il s'écroula. Littéralement. Au beau milieu de l'après-midi, il glissa sous ses draps comme un navire en perdition et appela Brissac d'une voix enrouée pour négocier un sursis. Deux jours, pas plus.

Puis vint le samedi. Ou plutôt, une nuit d'agonie en sueur, de gémissements solitaires et de rêves étrangement peuplés de coureurs en short qui le narguaient. À l'aube, il tenta un mouvement héroïque hors du lit. Peine perdue. Son appartement se mit à tanguer comme un voilier sans gouvernail. Cap sur la salle de bain : mission avortée. Il replongea entre les draps, vaincu.

Le Glazig ? Aux oubliettes. Julien allait courir seul, triompher peut-être. Bruno, lui, ruminait sa défaite sous la couette, grelottant de rage et de fièvre. Battu, mais pas brisé. Enfin... pas encore. Après quelques minutes passées sous la chaleur bienveillante de sa couette, Bruno tendit le bras vers son téléphone, le geste ralenti par la fatigue et la moiteur de la fièvre. Sa main tremblante effleura l'écran, et rechercha le numéro de Julien.

– Salut Julien, murmura-t-il, la voix râpeuse.

– Salut... Eh bien, on dirait que t'as hérité de la voix d'un vieux à l'aube du grand saut. Ça va pas fort, on dirait.

– J'suis cloué au lit. Malade comme un chien. Je ne pourrai pas courir aujourd'hui...

Un silence, léger mais chargé de sous-entendus, précéda la réponse de Julien.

– Ah, mince... Dommage. Le soleil vient de se lever, il fait un temps de rêve. Une journée idéale pour une belle course.

Bruno tenta une réplique bravache, un dernier éclat d'orgueil au fond de la gorge.

– Idéal... pour que je te mette une raclée mémorable.

Julien éclata de rire, franc, sonore, presque affectueux.

– Ce n'est pas demain la veille, mon vieux. Si tu savais dans quelle forme je suis aujourd'hui, tu n'oserais même pas plaisanter. Allez, repose-toi bien. C'est pas le moment de jouer au héros.

Bruno toussa, une quinte rauque, sèche, qui lui vrilla la poitrine. Il peina à reprendre son souffle avant de souffler dans un filet de voix haut perchée :

– Oui, oui... Je vais prendre soin de moi.

– T'inquiète, lança Julien d'un ton rassurant, avec Éric, on portera haut les couleurs du trio infernal. Tu seras fier de nous, champion.

Bruno esquissa un sourire, un vrai, timide mais sincère. Il murmura un « merci » presque imperceptible, puis laissa retomber le téléphone

sur la table de chevet. Le sommeil le cueillit aussitôt, profond, comme un refuge dans la tourmente.

Il dormit des heures, traversé de fièvres et de rêves étranges, jusqu'à ce que l'humidité glacée de ses draps le tire à demi du sommeil. Il se leva difficilement, les membres engourdis, le front luisant. Il tituba jusqu'à la cuisine, s'y servit un verre d'eau, les gestes lents, comme retenus par une force invisible.

Puis il s'approcha de la baie vitrée du salon. De là, la mer s'étendait à ses pieds, calme et majestueuse, la plage du casino baignée de lumière. Le ciel s'était fait d'un bleu limpide, presque irréel, et de petites vagues, délicates, venaient mourir sur le sable blond dans une harmonie apaisante.

Bruno contempla ce tableau silencieux. Il n'y avait plus que le clapotis discret de l'eau, le ressac doux comme une berceuse. Tout semblait avoir trouvé sa juste place. Même en lui, quelque chose se calmait enfin – une accalmie fragile, mais précieuse, comme un souffle retrouvé au bord du gouffre.

Le dimanche matin, jour tant attendu du marathon, Bruno s'éveilla dans un état de fraîcheur presque insolent. La fièvre, les courbatures, les sueurs nocturnes n'étaient plus que des ombres évanouies dans le souvenir flou de la veille. Il se leva sans effort, comme allégé, nettoyé de la maladie. Installé dans le salon, face à l'immensité

bleutée de la mer, il savourait un petit-déjeuner simple mais réconfortant, tandis que la lumière blafarde de l'aube filtrait à travers les nuages en clair-obscur. Sur l'écran de sa station météo, les chiffres s'affichaient froidement : sept degrés, une brise légère, et un ciel en partage entre gris et azur.

Son téléphone vibra, brisant le silence feutré du matin. C'était Julien.

– Salut ! lança ce dernier, la voix vive. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

– Beaucoup mieux. Un vrai miracle. Et toi, hier soir ? T'as fini sur le podium ? demanda Bruno avec une impatience à peine dissimulée. Il avait hâte de connaître les résultats de ses compagnons de course.

– Neuvième pour moi, douzième pour Éric. On s'est bien défendus, répondit Julien d'un ton modeste.

– Pas mal du tout... Mais quel dommage que je n'aie pas pu courir ! J'aurais sauvé l'équipe avec une belle place sur le podium, plaisanta Bruno dans un éclat de rire sonore, mêlant provocation et complicité.

– J'en doute ! rétorqua Julien, cinglant mais rieur. Puis, après un silence complice : Tu nous rejoins à l'arrivée du marathon, tout à l'heure ?

Bruno observa le ciel, où quelques nuages filaient lentement comme des pensées vagabondes. Il se leva, ouvrit la baie vitrée, et inspira l'air vif du matin. L'horizon semblait en paix, la mer à peine froissée par le vent.

– D'accord, je vous retrouve vers midi, dit-il en refermant doucement la porte vitrée.

– Le premier sera déjà arrivé depuis belle lurette, fit remarquer Julien avec un sourire dans la voix. Tu sais comme les meilleurs cavalent sur ce type de parcours... Trois heures à peine, et c'est plié.

– J'ai du boulot en retard, je dois m'y coller un peu ce matin, lança Bruno d'un ton faussement appliqué en déposant sa tasse vide dans le lave-vaisselle, déjà habité par l'idée de retrouver l'agitation et cette ambiance unique que seule une ligne d'arrivée peut offrir.

Bruno arriva à Plourhan peu après les douze coups de midi. L'effervescence régnait autour de la ligne d'arrivée. Dans la lumière crue de ce début d'après-midi, les coureurs défilaient les uns après les autres sous l'arche gonflable, visage crispé, jambes tremblantes, corps poussés jusqu'aux confins de l'endurance. Certains s'écroulaient, d'autres levaient les bras en signe de victoire, mais tous, dans le silence de leur fatigue, portaient la même flamme dans les yeux : celle d'avoir vaincu la distance.

Julien et Éric, un peu en retrait, savouraient leur propre exploit de la veille. Bruno les retrouva, un sourire complice au coin des lèvres, comme si sa présence achevait de boucler leur trio. Ils restèrent là quelques instants, absorbés par le spectacle.

Julien avait eu la prévoyance de réserver une table dans un petit restaurant discret, en lisière de

Saint-Quay. Après le café, ils revinrent flâner près de l'arrivée pour assister aux dernières foulées, souvent les plus émouvantes. Ceux qui arrivaient là, en fin de course, n'étaient pas les plus rapides, mais sans doute les plus courageux.

Mais vers dix-sept heures, Bruno perçut un léger changement d'atmosphère. Un frisson courait parmi les organisateurs. Il reconnut quelques visages, habituellement souriants, désormais crispés, animés de gestes nerveux. Il s'approcha de l'un d'eux, un homme qu'il connaissait depuis plusieurs éditions du Glazig.

– Il y a un problème ? demanda-t-il, la voix douce mais attentive.

L'homme lui jeta un regard préoccupé, puis baissa la voix comme s'il craignait de donner corps à une inquiétude naissante.

– Il manque un coureur. Le dernier est arrivé depuis plus de vingt minutes, et lui, on ne l'a toujours pas vu franchir la ligne.

– Peut-être a-t-il abandonné en cours de route ? suggéra Bruno.

Le visage de l'organisateur se fit sceptique. Il secoua lentement la tête, les lèvres pincées.

– C'est possible... mais normalement, en cas d'abandon, on est avertis. Il y a toujours une trace, un message laissé à un bénévole, un signallement.

Un malaise diffus s'insinua en Bruno. Il fronça les sourcils, la voix plus grave :

– Tu penses qu'il aurait pu faire un malaise ?
Avoir un accident ?

L'autre haussa les épaules, mal à l'aise.

– J'espère que non. Le serre-file aurait normalement dû le retrouver. Mais on vient de lancer des recherches sur le sentier. Les bénévoles ratissent déjà les kilomètres de leur secteur.

Bruno acquiesça, le regard sombre, puis retourna auprès de Julien, Éric et leurs familles qui bavardaient joyeusement à quelques pas de là, encore dans l'insouciance d'une belle journée sportive. Mais l'inquiétude continuait à sourdre, comme une rumeur souterraine. Et une vingtaine de minutes plus tard, ce qui n'était qu'un soupçon devint une onde de choc.

Un mouvement agité secoua de nouveau le carré des organisateurs. Les regards devenaient fuyants, les gestes s'accéléraient. Bruno n'hésita pas une seconde. Il rejoignit à grands pas l'homme qu'il connaissait au sein du comité.

– Alors ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Celui-ci hocha la tête, le visage fermé.

– On a retrouvé un corps. En bas de la falaise, près du camping de Saint-Quay. Ce serait... Pierre Michaux.

Bruno recula légèrement, comme frappé par une onde d'incompréhension.

– Pierre ? Mais... tu parles du notaire ? C'est le père. Il doit avoir... soixante-dix ans passés !

Sa voix se brisa. L'incrédulité peinait à laisser place à la réalité. Dans l'air marin, si léger quelques instants plus tôt, flottait à présent l'ombre d'un drame.

D'un simple mouvement de tête, son ami du comité confirma l'information, les traits tirés, comme s'il portait déjà le poids d'une vérité trop lourde à formuler autrement.

– Tu as raison, souffla-t-il. C'est bien le vieux notaire... Il serait tombé au bord de la falaise. Peut-être a-t-il surestimé ses forces. À son âge, un malaise cardiaque n'a rien d'impossible.

Bruno resta silencieux un instant, scrutant le regard de son interlocuteur, comme s'il cherchait à y déceler une faille, un doute plus profond que celui exprimé. Puis il répondit, d'un ton voilé, presque absent :

– Peut-être...

Mais son visage trahissait autre chose. Une tension. Une réserve. Car il connaissait Pierre Michaux. Et plus encore, il connaissait sa réputation. Le vieil homme n'était pas de ceux qu'on enterre dans l'indifférence. Il traînait derrière lui une ombre persistante, faite de dossiers scellés, de tractations obscures, d'héritages troubles et de secrets bien gardés. Trop bien gardés, peut-être. Tant d'histoires débutaient ou se concluaient chez son notaire !

Sans rien ajouter, Bruno recula de quelques pas. Ses pensées s'emballaient. Il n'avait plus besoin de parler : son corps exprimait déjà sa décision. Le journaliste enquêteur avait pris le pas sur l'ami.

Il fallait voir. Comprendre. Vérifier. Enquêter.

